

Texte tiré des fanzine
d'infokiosque.net, écrit par
Nadarlana le 8 février 2010

Imprimé depuis le site web
www.theoriedelafete.club

Carnaval, la fête qui retourne tout

Histoire du Carnaval

Aussi loin que l'on se projette, il semble que les hommes aient eu besoin de se défouler, de briser l'ordre quotidien régulièrement. Le Carnaval n'est qu'une expression récente, liée au christianisme, de pratiques beaucoup plus anciennes. Les archéologues ont ainsi retrouvé des masques datant du paléolithique (- 15 000 / - 10 000 av. J.C.). Si on ne sait pas avec certitude quels usages les hommes en avaient à cette époque-là, on sait par contre que toutes les civilisations antiques avaient des fêtes orgiaques ritualisant le rythme des saisons et renversant les hiérarchies sociales. Les masques y étaient présents, représentant des esprits païens que l'Église combatta avant de les convertir en saints ou

en anges. Ainsi, l'Église a détourné les anciennes fêtes rituelles pour leur donner des significations chrétiennes. Elle n'a par contre jamais réussi, malgré plusieurs tentatives, à empêcher les débordements blasphématoires du Carnaval. La Renaissance, l'avènement du capitalisme et de la société moderne liée à la civilisation des mœurs tentera elle aussi d'interdire et d'encadrer des pratiques carnavalesques où les personnes masquées, en plus de blasphémer, font fi de la sacro-sainte propriété privée. Mais derrière les grandes parades publicitaires subventionnées, il reste partout dans le monde une réalité sociale et populaire d'un Carnaval contestataire toujours combattu et toujours renaissant.

I - Les origines païennes des fêtes chrétiennes

Les êtres humains ont depuis toujours ritualisé les changements de saison. Les solstices d'été (21 juin) et d'hiver (21 décembre) marquent l'inversion du raccourcissement et de l'augmentation des jours. Les passages de l'été à l'hiver et inversement sont également prétextes à grandes fêtes rituelles. La dichotomie hiver/été est sublimée par celle entre la mort et la vie. De la thématique du passage de l'un à

qu'une occasion fixée pour le persiflage politique puisse être exploitée par les puissants pour rendre la critique insignifiante, même une telle occasion ne doit pas exister. Du point de vue de l'opprimeur, la satire risque toujours de lui échapper ou de donner des idées aux gens, aussi est-il préférable de ne pas du tout la tolérer. »



Pour terminer, voici ce que disait Harvey Cox, en 1971 :

« Comme prévu, évêques et patrons n'en sont guère heureux, mais en tout cas cela a lieu. Cette renaissance de la fantaisie et de la fête, qui commence, est un bon signe. Elle montre que notre époque redécouvre peut-être la valeur de deux composantes de la culture qui, toutes deux, étaient jadis visibles dans la Fête des Fous. La première est la fête en elle-même, importante parce qu'elle remet le travail à sa place. Elle suggère que le travail, bien que rémunérateur, n'est pas la plus haute fin de la vie, mais doit contribuer à l'accomplissement de la personne humaine. Nous avons besoin d'interrompre le travail à date fixe pour nous souvenir que ce ne sont même pas un produit national brut d'un montant astronomique et le plein emploi de tous qui peuvent apporter le salut. Les jours de fête, nous cessons de travailler et nous goûtons ces gestes traditionnels et ces heures de franche gaieté sans lesquels une vie ne serait plus humaine. La fête, comme le jeu, la contemplation et l'amour, est une fin en soi. Ce n'est pas un moyen. L'autre importante composante culturelle de la Fête des Fous est la fantaisie en tant que critique de la société. Démasquer la vanité des puissants fait toujours paraître leur pouvoir moins irrésistible. C'est pourquoi les tyrans tremblent devant les bouffons, et les dictateurs interdisent les chansonniers. Bien

l'autre on tire celle du renversement de toute chose. Ainsi, l'ordre quotidien est suspendu, tout ce qui n'est pas permis le reste du temps le devient.

Avant le Carnaval tel qu'on le connaît, il y avait donc des fêtes du même type un peu partout. Les Sacées à Babylone et les Saturnales à Rome inversaient les rôles entre les esclaves et leurs maîtres et un condamné à mort devenait quelques jours roi (avec tous les avantages liés à cette position), avant d'être exécuté le dernier soir. A Rome, le culte de Janus avait fait du jour de l'an (qui se situait en mars) un jour de travestissement. Puis lors de la première pleine lune du printemps on vidait des coupes en proportion des années que l'on souhaitait encore vivre... La fête juive de Pourrim est célébrée pendant le mois d'Adar (qui tombe, selon la lune, en février ou mars) permet elle aussi le déguisement, l'inversion des rôles et la transgression des règles. N'oublions pas le culte d'Isis en Égypte, celui de Bacchus chez les Grecs, celui d'Odin en Scandinavie ou la tradition celte de la Samain, le 1er novembre, qui est à l'origine de la Toussaint et d'Halloween.

Le calendrier chrétien va s'inspirer de toutes ces fêtes. La « feste Toz Sainz », la fête de tous les Saints en ancien français, correspond d'une part aux cérémonies romaines instaurées par l'empereur Auguste en l'honneur de tous les dieux. D'autre part, le choix de la date vient donc de la Samain, fête

celtique du nouvel an. Les coutumes païennes n'étant pas éradiquées, on institua au XIe siècle la fête des morts le 2 novembre. Le tout finit par fusionner dans la Toussaint qu'on connaît. Fêter les morts permettait d'entrer en contact avec eux. Ainsi, dans certaines régions, on ouvrait le lit des défunts pour qu'ils s'y reposent quelques instants ou on leur préparait un repas. La Samain (Samhuin) marquait le 1er jour de l'année celtique qui était divisée en 2 cycles de 6 mois. La Samain se célébrait le 1er novembre mais les Celtes comptaient en nuits et non en jours, de sorte que la célébration devait commencer le 31 octobre au soir. Elle marquait le début du cycle hivernal, celui de la lutte entre les ténèbres et la lumière. En effet, l'hiver avait pour les sociétés paysannes traditionnelles un caractère ambigu et inquiétant (si le soleil ne revient pas), et était une période d'inactivité. Bien sûr des célébrations assez similaires existaient en Égypte et au Mexique, au cours desquelles on célébrait la mort du soleil.

Au cours de la nuit de la Samain, les Celtes suivaient un cérémonial rigoureux afin de s'assurer de la bonne année à venir. Les druides allumaient un feu sacré sur l'autel afin d'honorer Been, le dieu du soleil, pour l'inciter à revenir. Ce feu servait aussi à chasser les mauvais esprits. Ensuite, chaque famille recevait une braise de ce feu avec laquelle elle allumait un nouveau feu protecteur dans son âtre, qui devrait brûler jusqu'à l'automne suivant. La fête s'étendait

Mon idée du Carnaval n'est pas focalisée sur les « incidents », les « affrontements » ou la « casse ». Pour moi, ces dégâts matériels et les provocations contre la morale font partie de façon normale de cet évènement qui prône un « renversement », fut-il limité à quelques heures par an.

N'oublions pas que Carnaval c'est avant tout :

- les déguisements, les masques, l'anonymat généralisé
- les maquillages représentant des personnages et des symboles « renversés »
- les chars, symboles contre le pouvoir brûlés à la fin
- le don d'alcool, de bouffe voire d'autres drogues, sans argent
- les pétards, fumigènes et fusées
- la farine, les œufs, et autres projectiles salissants dans des batailles endiablées où n'importe quel passant encravaté peut se retrouver ridiculisé
- la musique, battucadas et autres

Si Carnaval est un renversement, alors Carnaval doit être un moment de liberté, un moment où ceux qui n'ont pas de pouvoir prennent le pouvoir, l'espace, la rue. L'idéal étant qu'il ne se limite pas à ce qu'il a beaucoup été : une soupape, un moment de liberté pour une année de surveillance, de résignation. Carnaval doit plutôt faire prendre goût à la liberté. Il a ce potentiel et c'est pourquoi le pouvoir a toujours cherché à le limiter, le canaliser voire l'interdire.

attirer les regards, tend à remplacer le masque repoussant. De même, la parade où l'on se montre se substitue au drame joué ensemble. Mais si la programmation officielle voudrait l'oublier, la tradition des hommes sauvages, des revenants, des garçons enceints, des libertés amoureuses, de la verve critique et dénonciatrice demeure en souterrain.

Conclusion

Il n'est pas question, ici, de se lamenter sur le degré de récupération que peuvent avoir les carnivals d'aujourd'hui. Je sais que la répression n'empêchera jamais totalement les besoins de défoulement qu'ont les humains. Le Carnaval n'est qu'un rituel qui sert d'exutoire aux frustrations que l'on connaît le reste de l'année. Plus le Carnaval est encadré et plus ce besoin déborde à d'autres moments. Plus on canalise étroitement ce type de rituel, plus la chance est grande de voir ces pratiques se politiser. Car au-delà du simple besoin de se défouler une fois par an, la question est plus largement celle de la maîtrise qu'on a de nos rituels. L'idée de fêter le renouveau du jour sur la nuit est plaisante. Ridiculiser publiquement le pouvoir le jour du Carnaval doit aussi nous amener à le saper petit à petit le reste du temps.

sur plusieurs jours et des festins étaient préparés.

Cette fête a une fonction d'intermédiaire entre les mondes humains et divins, ainsi que entre les vivants et les morts. Pendant cette nuit, les esprits des trépassés pouvaient revenir dans leur demeure terrestre et les vivants essayaient de les accueillir au mieux. Par exemple, on leur laissait une place autour de la table ou près du feu... Les masques et les déguisements avaient pour fonction de faire peur aux esprits ou de les apaiser en leur ressemblant, voire de s'identifier à eux afin de s'en protéger. On voit donc bien d'où vient Halloween. De même, la coutume des navets, raves ou citrouilles évidées avait pour but d'effrayer les esprits. Mais elle est aussi liée à la légende de Jack O'Lantern, un ivrogne et joueur de cartes qui aurait berné le diable, mais comme le Paradis ne voulut pas de lui, il fut condamné à errer sur terre après sa mort. Jack obtint cependant une braise du diable, qu'il introduisit dans une citrouille évidée, afin de guider sa marche dans les ténèbres.

Noël est une autre entreprise de récupération. Fêtée le 6 janvier, le 25 mars, le 10 avril ou le 29 mai, la naissance du Christ a été variable avant que ne s'impose le 25 décembre. Cette date correspond à peu de choses près au solstice d'hiver qui était déjà fêté par des réjouissances accompagnées de sacrifices, au pied d'arbres consacrés.

La date de l'épiphanie, le 6 janvier, fut pour sa part choisie car on fêtait à cette date l'apparition de Dionysos, dieu des esclaves, des pauvres et des riches (il s'intéresse à la destinée de chacun). Lui aussi lié aux saisons, il meurt avec le déclin de la végétation, pour ressusciter avec la lumière croissante. Dieu de la végétation il est par extension dieu du vin et de la fécondité. La tradition de la galette des rois n'est pas, à l'origine, liée aux fameux rois mages. Il y avait déjà cette coutume à Rome : le prisonnier roi quelques jours avant d'être exécuté était sélectionnée par les gardes à l'aide d'une fève cachée à l'intérieur.

La Saint-Valentin quant à elle est une reprise des rituels liés à la fécondité avant le printemps, saison des amours. Les Romains célébraient Lupercus (nom romain du dieu Pan), le dieu des troupeaux et des bergers, destructeur des loups, présidant aux bois et aux pâturages. Les jeunes filles écrivaient alors des mots doux qu'elles déposaient dans une grande urne. Chaque jeune homme prenait au hasard une de ces déclarations et courtisait celle qui en était l'auteur. Les Luperques, vêtus seulement des peaux des boucs sacrifiés, couraient à travers la ville en frappant avec des lanières de peaux de boucs tous ceux qu'ils rencontraient notamment les femmes. Celles-ci ne cherchaient pas à se soustraire aux coups, parce qu'elles croyaient que cela favorisait la grossesse. Ces Lupercales, assurant le départ d'une nouvelle année, symbolisaient l'intrusion du monde sauvage dans le

1820, parmi les mascarades interdites figurent « celles qui rappelleraient les époques malheureuses de la Révolution française ».

On comprend alors qu'en 1948, à Paris, Carnaval se mêle aux journées révolutionnaires. Lorsque le défilé se présente devant le Ministère, la troupe tire et tue 16 personnes. Celles-ci sont alors disposées sur une charrette pour une « promenade des cadavres » dans le sillage de laquelle s'élèvent les barricades qui mèneront les révolutionnaires vers la IIe République. Le président élu, devenu trois ans plus tard l'empereur Napoléon III, ne tolèrera ensuite que le défilé de la corporation des bouchers, accompagné de quelques chars publicitaires. Même lorsque la IIIe République arrive, le Carnaval renaissant est très vite encadré par les festivités offertes par de grands patrons. Carnaval prend alors le masque de la bienfaisance afin de faire des collectes qui autorisent des défilés de plus en plus fastueux, les bénéfices restant étant solennellement reversés à des œuvres de charité.

Au 20e siècle, Carnaval est de plus en plus spectaculaire, avec un roi qui varie au gré des modes et de l'actualité. En 1967, à Nice, un tyrolien « Roi des loisirs » sera brûlé avant son heure par des « anarchistes » mécontents. Carnaval devient une entreprise à part entière, employant des gens toute l'année. Le maquillage narcissique, beau, visant à

personne ne peut donner de bal public, sans en avoir obtenu l'autorisation de la police ; 5° que ces bals ne peuvent se prolonger au-delà de onze heures de nuit. » (Gazette Nationale, ou Le Moniteur Universel, n° 32, mercredi 1er février 1792, Troisième année de la Liberté).

A partir de cette époque, la police a publié tous les ans au moment du carnaval une ordonnance conçue toujours à peu près dans les mêmes termes. On interdit à tous les masques de se montrer sur la voie publique avec des armes ou bâtons, de se masquer avant 10 heures du matin et après 6 heures du soir, de prendre des déguisements de nature à troubler l'ordre public ou à blesser la décence et les mœurs, de porter aucun insigne, aucun costume ecclésiastique ou religieux, d'apostropher qui que ce soit par des invectives, des mots grossiers ou provocations injurieuses, de s'arrêter pour tenir des discours indécents et provoquer les passants par gestes ou paroles contraires à la morale, de jeter dans les maisons, dans les voitures et sur les personnes des objets ou substances pouvant causer des blessures, endommager ou salir les vêtements, de promener ou brûler des mannequins dans les rues et places publiques.

Il y a quelques variantes intéressantes. Entre 1801 et 1820, l'ordonnance de police défend le port du masque dans les rues et lieux publics. De 1815 à

monde civilisé, celle du désordre dans la vie réglée, celle du monde des morts dans celui des vivants, thématique qu'on retrouve dans le Carnaval.

Une autre pratique païenne liée à la fertilité, reprise par les chrétiens, est celle de la décoration des œufs. Des œufs décorés datant de la préhistoire ont été retrouvés en Ukraine et cela se faisait en Égypte. Pâques, symbole de la résurrection du Christ, est donc dans la continuité du symbole de (re)naissance. De plus, pendant le Carême, l'Église interdit, entre autres, la consommation des œufs. Dès lors, on conservait les œufs jusqu'à Pâques, où on les offrait aux enfants.

Si Pâques est la fin du Carême, Mardi-gras en est le début, 40 jours avant. « Carne Levare », Carnaval, et son apothéose le Mardi Gras, étaient, en février, la période où l'on mangeait pour la dernière fois de la cuisine grasse, avant d'entrer en quarantaine, la « quadragesima », mot qui a donné « quaresimo » puis « carême ».

Le Carnaval ne se limite pas, au départ, à Mardi-gras. Il commence avec l'épiphanie, dès le 6 janvier. Toutes les traditions païennes s'y retrouvent, liées au renouveau printanier. Carnaval représente le chaos primordial avant toute nouvelle création. Le prisonnier, « roi » pendant quelques jours avant d'être exécuté (dans les Sacées et Saturnales), est

devenu un « Caramentrant » de paille et de bois, responsable de tous les maux, qui finit brûlé. Parfois c'était un âne et pour ridiculiser l'Église on le revêtait des vêtements épiscopaux et on le faisait officier à l'autel. Or, l'âne symbolise notamment « satan », c'est-à-dire l'inverse de l'ordre assuré par l'Église.

Carnaval a une filiation directe avec les saturnales romaines où les travaux cessaient, les tribunaux et les écoles se fermaient, où il n'était permis d'entreprendre aucune guerre, d'exécuter aucun criminel, ni d'exercer d'autre art que celui de la cuisine. Chacun s'envoyait des présents et s'invitait mutuellement à de somptueux repas. On donnait des spectacles, des combats de gladiateurs et on accordait la liberté à quelques prisonniers. Les esclaves revêtus de toges blanches ornées de pourpre prenaient la place de leurs maîtres ; ils pouvaient les plaisanter, leur dire tout ce qu'ils voulaient et même se faire servir à table par eux.

En tant que négation du quotidien Carnaval permet d'outrepasser les règles morales et sociales. Grâce aux déguisements, aux masques, chacun peut oublier pour un temps la misère, la maladie, la souffrance. Chacun peut changer de condition : les hommes se déguisent en femmes, les enfants s'octroient des droits d'adultes. La réserve qui régit habituellement les rapports sociaux disparaît.

les attrait puissants de ces fêtes qui ont beaucoup pâli quand Venise perdit son indépendance politique. Plus encore que le déguisement, le masque est l'attribut essentiel du carnaval vénitien. Le port du masque était si généralisé qu'il fut interdit - en vain - dans les églises. Grâce à lui, et au déguisement, les barrières sociales étaient abolies. L'humble devenait seigneur, le puissant bouffon. Hommes et femmes, jeunes et vieux, chacun pouvait s'abandonner à ses pulsions, vivre ses fantasmes en toute impunité. La ville fusionnait, et ses autorités laissaient faire, sachant fort bien que ce désordre contribuait au maintien d'un ordre plus subtil. Plus qu'une simple fête, il devient un prétexte aux abus et à la rencontre des différentes classes sociales. Les masques prennent toute leur importance, car ils permettent aux fêtards de conserver leur anonymat. Cela est essentiel, surtout pour les nobles, qui malgré leur débauche sont sujets aux règles d'honneur et d'étiquette. Ils peuvent ainsi s'adonner aux plaisirs du jeu, de la boisson, et de l'amour sans être inquiétés.

La Révolution française, interdira elle aussi le Carnaval à partir de 1790. La Gazette Nationale écrit, en 1792, que la municipalité a arrêté : « 1° qu'il est défendu de paraître travesti dans les rues ; 2° que personne ne pourra donner de bal masqué public ; 3° qu'on ne peut étaler ou vendre des masques et habits de déguisement passé onze heures du soir ; 4° que

quelques années plus tard la suppression du Carême, en espérant éliminer avec lui les débordements carnavalesques...

III - Carnaval face à la société marchande

Vient l'époque de la Renaissance, le théâtre prend son essor moderne et s'approprie les masques. En Italie, Carnaval atteint une splendeur et un développement exceptionnels. L'affluence d'étrangers riches, à Rome notamment, peut expliquer la tolérance séculaire de l'Église pour des divertissements profanes que d'aucuns, à vrai dire, jugeaient assez déplacés dans une ville directement soumise à l'autorité des papes. Ceux-ci d'ailleurs protestèrent parfois contre des licences un peu trop vives, mais il ne paraît pas qu'ils aient insisté beaucoup en ce sens et plusieurs d'entre eux ont collaboré aux magnificences de ces fêtes.

Le Carnaval de Venise fut encore plus célèbre et plus fréquenté que celui de Rome, car il le dépassait en licence et durait une partie de l'hiver. Des illuminations féeriques, des feux d'artifice, des gondoles illuminées circulant sur les canaux avec leur équipage de masques et de musiciens, le luxe des déguisements, l'affluence des belles courtisanes et surtout l'autorisation des jeux de hasard, tels étaient

II - Carnaval au Moyen âge : Rapports conflictuels avec l'Église

À cette époque, seuls les hommes pouvaient investir l'espace public ; ils étaient les dépositaires de la morale et des valeurs alors que les femmes étaient seulement chargées de l'accueil dans les foyers. Cela change peu pendant le Carnaval. Certaines se risquent à se masquer mais ne doivent pas être repérées. Mais cette discrimination n'est pas catégorique puisque certains carnavaux ont toujours possédé des sociétés mixtes, comme par exemple les Haguettes ou les Longs-nez de Malmedy, ou ont compensé en offrant un jour de liberté complète réservée aux femmes, comme le Jeudi des Femmes à Eupen. On remarque aussi que certains carnavaliers miment la gestation, la mise au monde puis l'allaitement d'un bébé. Il existe même des régions où le Carnaval est placé sous autorité féminine, celle des mères en l'occurrence. Dans ces régions, elles s'habillent en homme et attaquent les mâles en leur faisant sauter le chapeau, les arrosent, les maltraitent. A La Châtre (Indre), les femmes du peuple s'assemblaient le Mardi Gras sur la grande place et y dansaient des rondes en chantant les couplets les plus obscènes. Ailleurs, elles s'occupent

d'un immense festin qui se termine par une bataille où l'on se jette les restes dessus.

L'origine du mot « masque » reste aussi mystérieuse que les visages qu'il cache. Il apparaît en 643 et pourrait venir du latin (sorcière) ou de l'indoeuropéen (filet dont on enveloppe les morts). Dans le sud de la Provence, les sorciers seront, jusqu'au XIX^{ème} siècle appelés des « masques ». Pour se déguiser, on se contente souvent au Moyen âge de se noircir le visage avec de la suie, de le dissimuler sous une étoffe ou de porter ses vêtements à l'envers, coutures apparentes. Les premiers masques sont taillés dans la tête des porcs tués à Noël (on se cache derrière la peau épaisse et soyeuse ou le groin) ou dans une cagoule de peau de lapin. Les jeunes gens ainsi masqués parcourent bruyamment les rues à la nuit tombée, chahutent les femmes, les filles et les avars. Ils évoquent là encore d'une part les revenants et l'au-delà, d'autre part la nature et le printemps qui va revenir.

Les nuits de pleine lune ces bandes rôdent, s'approchent doucement des maisons pour soudainement crier, lancer des cailloux sur les volets, la porte et le toit, jouer parfois du tambour, entrer dans les maisons et poursuivre les filles en quête de baisers, puis se calmer et se taire, manger des crêpes et des beignets et boire sans jamais révéler leurs visages. Parfois, ces expéditions se font plus furtives

Une ordonnance royale du 9 novembre 1720, et une ordonnance de police du 5 février 1746, interdirent aux masques de porter des bâtons et des épées ou d'en faire porter par les laquais. Des ordonnances de police du 6 décembre 1737 et du 11 décembre 1742, défendirent aux jeunes gens et tapageurs de nuit d'entrer de force dans tous les lieux où il y a des bals et de la musique, de violenter les traiteurs, leurs femmes et enfants et d'obliger les violons à jouer toute la nuit. Malgré tout Carnaval perdure.

A Florence, le moine fondamentaliste Savonarole limite le Carnaval au seul jour du Mardi Gras, et instaure un grand bûcher purifiant les « vanités » : jeux de cartes, livres de musique profane ou de poésie, parfums, masques, costumes, peintures et sculptures qui ont été confisquées chez les habitants... C'était en 1497 et l'année suivante, c'est ce Savonarole qui finira sur le bûcher..

A noter aussi que le Carnaval peut appuyer des révoltes politiques, par exemple à l'époque de l'apparition du protestantisme. A Bâle, en 1529, Mardi Gras voit déferler 300 personnes masquées, conduites par le bourreau, qui envahissent la cathédrale, brisent les statues et le grand crucifix en lançant : « Si tu es un dieu, défends-toi, mais si tu es un homme, saigne ! ». Ils attaquent également l'Hôtel de ville où le Conseil décide d'autoriser le culte protestant. Ces mêmes protestants décideront

plaçaient sur le même plan que leurs maîtres et faisaient, après les moissons, la fête avec eux. »

Il y eut de tout temps une répression envers Carnaval. Charlemagne tenta de bannir les mascarades de son empire. Il n'y réussit pas et, pendant tout le Moyen âge, le Carnaval, adopté et protégé par l'Église, étala en plein jour ses fantaisies les plus grossières et les plus monstrueuses. Le 9 mars 1399, Charles VI, rappelant d'autres ordonnances qui ont été perdues, défendit « que nul ne portast faux visages, [...] aucun ne batist ou injuriant, ne feist batre ne injurier autres personnes ».

A partir du XVe siècle, les parlements commencèrent à sévir ; mais la fréquence même de leurs arrêts peut inspirer quelques doutes sur leur efficacité. Nous citerons les principaux. Le 14 décembre 1509, le parlement de Paris défend de faire et de vendre des masques, de porter des masques, de jouer au jeu de momon en masques ou avec d'autres déguisements, sous peine de prison et d'amende. Le 26 avril 1514, arrêté portant que les masques et faux visages seront brûlés en public, avec défense d'en porter sous peine de confiscation. Les 26-27 novembre 1535, 9 mars 1539, 2-14 janvier 1562, 8 janvier 1575, 4 février 1592, défense d'aller en masques dans les rues de Paris avec des joueurs d'instruments, sous peine d'être punis comme perturbateurs du repos public.

afin de dérober un coq ou un cochon qu'on se partage au clair de lune.

Cette ambiance perdure alors jusqu'au soir de Mardi Gras, où l'autorité est ouvertement entre les mains des masques. Les avarés et les moralistes sont les premières cibles, obligés d'offrir ripaille aux assaillants. Ceux qui travaillent ce jour-là sont attrapés, juchés sur un âne, promenés et obligés de payer à boire. On pouvait se masquer en plein jour, et le peuple usait largement d'un privilège réservé longtemps aux seuls gentilshommes. Repas solide où figurent comme pièce de résistance une oie ou un dindon, comme accessoires obligés les traditionnelles crêpes, larges beuveries, mascarades sillonnant les villes à grands fracas, bals échevelés, cavalcades...

Les vieilles femmes osaient à peine quitter leurs maisons de peur des attrapes du mardi gras. On plaquait sur leurs manteaux noirs des empreintes de craie figurant des rats et des souris, on attachait à leurs robes des torchons sales. Les théâtres ont conservé longtemps la tradition de jouer les pièces les plus licencieuses dans les derniers jours du carnaval, et la Comédie-Française elle-même représentait le Don Japhet d'Arménie, de Scarron.

Les Arrêts d'Amour (1540, plaidoyer XII) racontent que des troupes de personnes masquées, « en robes retournées, barbouillez de farine ou charbon, faux

visages de papier, portant argent à la mode ancienne », accompagnées de musiciens et de valets tenant des flambeaux, se présentaient dans toutes les maisons où l'on donnait soirée, y entraient sans autorisation, faisaient danser les demoiselles, offraient des dragées aux dames et proposaient des défis aux dés. De telles libertés choquaient fort les particuliers qui, n'osant pas résister ouvertement, « éteignent leurs lumières, répondent qu'il n'y a personne, qu'on est couché, ou font sortir leurs femmes et leurs filles par l'huis de derrière ».

Ces précautions n'évitaient pas toujours les injures, les querelles et les rixes. Les valets des masques profitaient du tumulte pour voler, dévorer toutes les provisions de l'office et débaucher les chambrières. Si bien que le parlement, assailli de plaintes, dut à plusieurs reprises interdire la fabrication et la vente des masques. On se masquait encore pour jouer aux jeux de hasard. Le jeu était d'ailleurs une des licences caractéristiques du Carnaval. Le jour de mardi gras, après l'audience du grand conseil, la cour elle-même jouait aux dés sur le bureau du greffier en présence du public.

Le lendemain du Mardi Gras, le mercredi des cendres, donnait lui aussi lieu à de jolies scènes, comme la « descente de la Courtille », des masques revenant de Belleville le matin avec leurs déguisements ignoblement salis et déchirés, hurlant

des obscénités. Jules Janin raconte que cela dure toute la matinée, « ceux qui passent insultent ceux qui regardent passer, les uns et les autres se disent mille injures. »

Si l'Église intègre le Carnaval à sa liturgie, c'est parce qu'elle n'a pas pu l'interdire. Elle essaya régulièrement de réduire sa portée contestataire et ouvertement blasphématoire. Jusqu'au XVII^{ème} siècle, la période de Carnaval couvrait les quatre mois d'hiver. De nombreuses réglementations, tant ecclésiastiques que laïques, tentèrent d'endiguer les excès causés par ces bacchanales et finalement Carnaval fut réduit à trois jours : dimanche, lundi, pour atteindre son apothéose le mardi gras.

Parfois ce sont les circonstances qui rapprochent de l'Église. Par exemple au Moyen âge à Stavelot, les moines « guindaillaient » le jour de la Laetare en se mêlant à la population locale dans des réjouissances mi-sacrées mi-païennes. L'Église est ensuite intervenue pour interdire aux moines de quitter l'abbaye à cette occasion. Il arrivait que l'on danse dans l'église, que l'on chante la messe à l'envers. Un prêtre d'Amiens dénonce, en 1182 : « Dans certaines églises la coutume veut que les évêques et archevêques se démettent par jeu de leurs attributs. Cette liberté de décembre – *libertas decembricas* – est analogue à celle qui avait cours autrefois chez les païens, lorsque les bergers, devenus libres, se